

l'or qui reluit d'un éclat si neuf qu'il n'a plus l'air d'une infirmité.

Donc, avant neuf heures, la jeune femme dont j'évoque en ce moment la hardie silhouette était à cheval, ayant déjeuné d'un de ces forts déjeuners du matin qui sont le repas essentiel des Anglo-Saxons, celui où ils prennent des forces pour la dépense de la journée. Elle a trotté et galopé deux heures dans l'air salé pour revenir à onze, le temps de changer de toilette et d'aller au Casino où il se tient un concours de tennis. Deux de ses amies, une jeune fille et une jeune femme mariée depuis deux ans, doivent y prendre part. C'est le rendez-vous du Newport fashionable que cette pelouse encadrée de bâtiments d'une jolie architecture, auxquels la vigne du Japon donne ce même revêtement vivant de lierre temporaire. Autour des joueurs se presse un public de femmes vêtues surtout de couleurs claires, avec cette surcharge de luxe léger qui fait d'une toilette une chose visiblement fragile autant que coûteuse. Tout cela semble porté pour une heure, sans rien qui individualise la beauté de ces personnes ainsi parées. Un mot me revient devant cette espèce d'impersonnalité de suprême élégance, mot délicat et romanesque. Il explique toute la différence qu'il y a entre cette élégance-là et une autre. C'était dans un de ces portraits comme on s'amuse à en tracer par jeu de salon. Une Française avait écrit, voulant dépeindre son caractère : « Je ne me suis

jamais habillée pour le bal sans savoir pour qui j'y allais... » Les Américaines s'habillent pour être belles, parce qu'elles sont des « belles femmes bien portantes », comme leur race, et, pour le moment, aucune d'elles ne pense à coqueter, absorbées qu'elles sont par le spectacle du jeu, auquel la nouvelle venue se laisse prendre aussitôt comme les autres. Rompues elles-mêmes aux leçons de la *physical culture*, elles comprennent l'athlétisme, partout où elles le rencontrent, avec cette intelligence quasi professionnelle, qui fait que devant un assaut d'armes un escrimeur mesure d'un coup d'œil la vitesse des champions et leur détente. A un moment un des jeunes gens qui vient de lancer la balle fait nettoyer par un assistant sa semelle de caoutchouc engluée de boue. Il trouve moyen, durant cette action vulgaire, d'avoir une telle grâce d'attitude, que j'entends une jeune fille s'écrier : « Ah! comme je voudrais qu'il gagnât! — *He is so nice looking!* » Cri naïf où éclate la profonde admiration de l'Américaine pour les *looks*, pour cette beauté physique considérée à la manière païenne. Elle va si loin, cette admiration, qu'un des gymnastes célèbres des Etats-Unis réunit dans sa loge, après le spectacle, des femmes de la meilleure société, et là, le torse nu, il leur donne « *a lecture about his body* », une conférence de musculature. La photographie de ce torse, musclé comme celui du Vatican sur lequel Michel-Ange vieillit promenait ses mains, se vend dans toutes les boutiques, et plus d'une parmi ces spec-



trices du tennis le possède dans son petit salon : « Il y a des gens qui trouvent cela terriblement indécent, » me disait une d'elles en me montrant ce singulier document de son indépendance d'idées. « Moi pas... C'est une chose grecque, voilà tout... »

Midi et demi... La partie de tennis est finie pour aujourd'hui. La belle cavalière du matin, qui vient de se reposer en regardant ce jeu d'agilité vigoureuse et de respirer à l'air comme une belle plante, quitte le Casino pour gagner un yacht où elle doit prendre son lunch. Je la vois qui monte sur sa voiture, un duc très élevé dont elle saisit elle-même les rênes. Elle part au grand trot de son cheval qu'elle conduit de ses petites mains souples et fermes, hardiment, lestement, dans cette toilette déjà si parée et avec ses bijoux. C'est un *whip*, — un *fouet*, — comme on dit ici, une des cinq ou six femmes qui mènent le mieux un coach, et à qui quatre chevaux à manœuvrer ne font pas plus peur que cet unique alezan. Une demi-heure plus tard, je la retrouve dans la chaloupe électrique qui fait le service des invités entre le yacht et le quai d'embarcadère. La machine de ce mince bateau a été modifiée d'après l'invention d'un autre yachtman, propriétaire lui-même d'un des bateaux de plaisance amarrés dans le port. Th\*\*\* me parlait de l'ignorance où grandissent certains enfants riches. Ils y gagnent, lorsqu'ils sont intelligents, de garder ce pouvoir si Américain de la

vision directe. Ils perçoivent les choses et non les idées des choses. D'ailleurs une existence continuellement active développe encore chez eux cette vertu d'un rapport immédiat avec la réalité. Le nombre des yachts rangés dans cette rade démontre assez combien ce goût d'une vie toute d'action et de mouvement est national. Ils constituent une petite flotte, les uns presque aussi grands que les paquebots d'une compagnie transatlantique et capables de croiser autour du monde, dussent-ils subir l'énorme houle de fond du Pacifique et les paquets de mer du cap Horn; — d'autres petits, des bijoux de navires, de quoi gagner Bar-Harbour ou New-York en longeant la côte, doublant les caps, entrant dans les criques; et il y a des yoles à voiles, des cutters pontés qui me rappellent le *Bel-Ami*, le cabinet de travail flottant de Maupassant. Celui où nous montons est de dimensions moyennes, installé avec une magnificence qui, de nouveau, me donne l'impression de ce qu'il y a d'effréné dans cet étrange pays. La chambre à coucher avec le damas vieux rose de sa tenture et ses meubles laqués de blanc, — le salon clair aussi, garni de plantes et de fleurs, avec sa bibliothèque, son piano, ses fauteuils profonds, ses tapis anciens, ses aquarelles de maîtres, — la salle à manger d'acajou sombre, avec la table dressée, où le doux éclat des orchidées se mélange à l'éclat plus dur des cristaux et de l'argenterie, — le salon vitré d'en haut où des musiciens noirs se tiennent, le banjo à la main, avec ses coussins brodés sur ses



larges canapés, — le pont enfin avec ses *rockings* parmi des palmiers et une volière d'oiseaux exotiques aux ailes étincelantes, — tout atteste un extrême atteint dans le raffinement, qui touche à la féerie. L'imagination recule de vingt-cinq, de cinquante ans en arrière. Elle voit quelque pionnier cheminant dans les plaines de l'Ouest, quelque pauvre Irlandais abordant à New-York sur un bateau d'émigrants, quelque Allemand assis comme secrétaire dans un bureau d'hôtel. C'étaient des métiers pareils qu'exerçaient les pères ou les grands-pères, ou tout au plus les arrière-grands-pères des convives qui sont là, si accoutumés déjà à ces splendeurs fines qu'ils y sont à l'aise comme des princes du sang. Il faut des générations pour faire un vrai noble et chez qui l'aristocratie réside dans les façons de penser et de sentir, mais pour faire un homme de haute vie et qui ait autant d'aplomb facile dans l'élégance qu'un des innombrables grands seigneurs oisifs dont foisonnent les clubs de Londres et de Paris, deux générations suffisent. Une seule même est le plus souvent assez.

Quatre heures et demie... Le lunch, où l'inévitable champagne sec a de nouveau coulé par flots, a cédé la place à la conversation sur le pont. D'autres femmes sont venues, deux jeunes filles seules, deux autres escortées par deux étudiants de Yale qui ne leur sont même pas apparentés, quatre ou cinq célibataires, véritables citoyens de *Cosmopolis* qui dépensent leurs revenus entre

Paris, Londres, Cannes et ce coin-ci, lorsque la gestion de leur fortune les ramène aux Etats-Unis. Mais déjà la chaloupe électrique commence à se charger de passagers qui regagnent le débarcadère. Toute la partie réunie sur le bateau va se disperser. La plupart, et la jeune femme dont je raconte la journée est du nombre, vont assister au match de polo. Je l'accompagne. Un quart d'heure sur l'eau toujours remuée du port, vingt minutes de voiture, et nous voici à la porte de l'enclos fermé de planches où se joue cet admirable et redoutable jeu. Un talus domine, où se masse la foule des gens du peuple qui viennent regarder le match du dehors. Ce divertissement est si national, son énergie et son danger conviennent si bien à la race, que d'humbles ouvrières, des blanchisseuses par exemple, commencent leur journée vers quatre heures du matin, pour expédier plus tôt leur ouvrage et finir ici leur après-midi.

— « Elles ont raison, » me dit l'Américaine qui me raconte ce trait, « c'est un jeu magnifique... Il y a vingt ans, les jeunes gens ne pensaient qu'à boire. A présent qu'ils ont pris le goût des sports, de celui-là surtout, il faut qu'ils soient sobres, n'est-ce pas, pour ne pas devenir lourds?... Ils mangent peu. Ils ne boivent plus. Ils se couchent tôt... Sans ce régime ils ne tiendraient pas huit jours de suite... »

Le fait est qu'une fois entré sur la pelouse et à voir les joueurs des deux bandes courir sur leurs chevaux le torse penché, le long maillet de bois



balancé dans leur main libre, il est difficile d'associer l'entraînement qu'un si mâle exercice suppose à de l'ivrognerie et à de la débauche. Ils sont là huit, en train de galoper de petits poneys, râblés et agiles. La jambe prise dans la botte jaune, la culotte bouffante, avec une chemise et une casquette aux couleurs de leur clan, ils se pressent en peloton autour de la balle blanche qui court sur l'herbe verte. Les chevaux, moirés de sueur, la suivent d'eux-mêmes, cette balle, avec la jolie intelligence de la bête montée par un cavalier si adroit qu'il ne fait plus qu'un avec elle. La balle a sauté sous un coup de maillet plus précis que les autres, et voilà les deux bandes parties au galop. Elles défilent tout près des voitures alignées en galerie. On entend le sabot des chevaux battre le gazon foulé. C'est un bruit sourd et leste à la fois, qu'accompagne le bruit plus rude de leur souffle. Il passe sur l'assistance ce petit frémissement ému devant les gladiateurs, qui secoue les nerfs des Sévillanes en train de suivre le duel de la quadrilla et du taureau. Peut-être le danger est-il plus réel ici, quoique l'appareil soit moins féroce. Je ne suis resté qu'une heure, et déjà l'un des cavaliers a roulé sous les pieds des chevaux. Un autre l'a remplacé, qui, après dix minutes, reçoit un coup de maillet en plein visage. Je le vois qui descend de cheval, aveuglé de sang. Il s'évanouit, puis se relève et se retire, porté par deux de ses amis sans que personne y prenne trop garde. Le grand regret est que voilà une partie

interrompue. On s'en console par la nécessité de la toilette du soir. Car cette longue journée d'allées et venues va se clore, comme toutes les autres, par un dîner en ville, suivi d'un bal au Casino ou ailleurs, à moins que le grand air et tant de mouvement n'aient eu raison de la femme à la mode. Cette lassitude des journées explique pourquoi les réceptions nocturnes sont rares à Newport en dehors de ces bals. On se retire, de la maison où l'on dîne, vers les dix heures et demie ou même plus tôt, laissant les maîtres de cette maison si fatigués quelquefois que l'on se ferait scrupule de rester un quart d'heure de plus.

— « Bien souvent, » me disait miss L\*\*\*, la plus belle des lionnes de cette saison, « il m'est arrivé, ayant commandé ma voiture trop tard, de rester à l'attendre dans l'antichambre, et je m'endormais sur une banquette, tant je me sentais épuisée, et sans vouloir rentrer dans le salon, tant je savais que mes pauvres hôtes étaient épuisés aussi... »

Comment ils causent?... C'est la dernière question, celle-là, et la plus essentielle à se poser, sur des hommes et des femmes qui pratiquent la vie mondaine. Le reste n'est que du décor et de la gesticulation. L'art de causer, c'est au contraire le monde lui-même, sa meilleure raison d'être quand la causerie en vaut la peine, son pire ennui



quand cette causerie est vide ou sottise, et toujours, bonne ou mauvaise, sa caractéristique. Mais comment rendre la nature spéciale d'une conversation, sans transcrire toute une série de dialogues réels, ce qui serait à la fois incohérent et indiscret? C'est dans les romans des écrivains qui ont connu et aimé une société qu'il faut en chercher le ton. De ce point de vue-là, les premières nouvelles de M. Henry James me paraissent être un des meilleurs documents. Je dis les premières, car cet observateur si aigu a depuis étudié plus particulièrement ses compatriotes à l'étranger. Ceux d'ici le lui reprochent, et j'ai lu dans un journal récemment, à son sujet, cette étonnante épigramme dont la métaphore est empruntée aux chemins de fer électriques : « Il a tant de talent, quel dommage que son *trolley* ne soit plus attaché sur le fil Américain!... » Il n'en reste pas moins que personne n'a rendu comme ce maître la nuance exacte des propos échangés par des gens de Boston ou de New-York, dans un coin de salon et à une table de dîner. — Quant au papotage plus contemporain, à ce coloris d'esprit, momentané et tout actuel, que Gyp note chez nous avec tant de bonheur, il me semble que personne n'en donne mieux l'idée que la femme distinguée qui a rendu célèbre le pseudonyme de Julian Gordon (1). Je renvoie à ces

(1) Depuis qu'*Outre-Mer* a paru, un grand romancier s'est révélé en Amérique, Mme Edith Wharton, dont les livres sont un tableau définitif de cette société. Voir en particulier *The house of mirth*. (Note de 1906.)

romans le lecteur Européen curieux de vérifier, assis dans son fauteuil et sans traverser l'Océan, les quelques traits qui me semblent marquer le plus nettement la conversation des Américains. Car ils aiment à causer beaucoup plus que les Anglais, sinon autant que les Français, surtout ceux et celles dans les veines de qui roule un peu de cet excitable sang Irlandais qui ne sait pas plus se taire qu'il ne sait oublier.

Le premier de ces traits est assez malaisé à définir d'une formule. J'en hasarderai une pourtant, quitte à la commenter. C'est le *point de vue*. Vous causez avec un Parisien : s'il a de l'esprit et de la verve, après dix répliques la conversation a sauté. Il commence de se laisser emporter au caprice de ses associations d'idées, si bien qu'après une heure, vous avez touché à trente sujets, sans méthode, sans profit, mais avec de l'agrément. Il vous laisse l'impression d'une intelligence alerte et facile, qui a des clartés de beaucoup de choses, pour employer un vieux mot, bien Français justement. Vous n'avez pas senti ce que vous sentez neuf fois sur dix chez l'Américain et l'Américaine, une énergie qui ne se détend pas, même dans la futilité du propos mondain, une intelligence qui a un point de vue d'où regarder la vie et qui s'y tient, qui vous y fait rentrer, qui vous utilise. C'est qu'il y a, sous la femme du monde qui vous parle dans ce coin de salon, parmi les fleurs et les lumières, une créature de tension et qui a commencé, depuis qu'elle est *out*, à se composer une



personnalité d'après un type une fois choisi. Celle-ci a résolu d'être une grande dame Anglaise. Elle a vécu à Londres longtemps, et elle a su s'y faire une situation. Il vous sera impossible de la tirer de ce point de vue et d'obtenir d'elle des références qui ne soient pas Londoniennes et Britanniques. Cette autre se veut une Parisienne, et sa conversation vous enferme dans un cercle de notions qui toujours et toujours supposent Paris. Il n'y a pour elle que nos livres, que nos peintres, que nos pièces, que nos acteurs. Cette autre s'est mis en tête de jouer la comédie. Elle a pris des leçons de déclamation et elle dit bien. C'est autour du théâtre que tournent tous ses discours. Une quatrième est éprise de littérature. Vous découvrez, après un quart d'heure, qu'elle a trouvé le temps de se donner, à travers ce tourbillon de son monde, une immense lecture, et elle la continue, en vous parlant, avec cette force singulière d'exactitude et de spécialité que les gens d'ici possèdent. Ces points de vue-là sont du moins aimables. Il en est de plus sévères. Un de mes amis Français, auquel on voulait faire épouser une jeune fille très riche, a rompu ce mariage, parce que sa demi-fiancée, très préoccupée de science, lui avait exposé, toute une soirée durant, l'invention d'une locomotive nouvelle. « Je ne peux pas me marier à un ingénieur... » fut sa seule réponse aux reproches de la personne qui l'avait présenté.

Une telle intransigeance est rare, et presque toujours il y a dans la conversation des Américains

et surtout des Américaines un second trait qui les sauve de la raideur et du pédantisme. Ce trait est la vivacité. Leurs moindres paroles ont la saveur profonde du réel, et elles ont aussi du mouvement, comme du geste. Jamais rien d'abstrait ni de vague, toujours des mots qui peignent, de ces termes qui trahissent l'expérience. Aussi bien n'ont-ils à aucun degré cette notion de l'effacement personnel qui donne un vernis plus brillant de politesse, mais qui diminue tant l'individualité de la causerie. Jamais ils n'hésitent à parler d'eux, à rappeler leurs voyages, leurs aventures, ce qu'ils appellent précisément leurs « expériences ». Ils y gagnent, n'ayant guère l'esprit de mots, d'avoir aisément ce que l'on pourrait appeler l'esprit de choses, un pittoresque de récit qui produit, lorsqu'ils y mêlent de la gaieté, un *humour* original et nouveau. Ici encore, vous sentez, sous la femme riche comme sous l'homme fastueux, le peuple tout près. Vous le sentez aussi à une certaine naïveté générale de cette conversation. Les sous-entendus grivois en sont absolument éliminés, — ce qui se comprend, étant donné que cette vie sociale est par excellence l'œuvre des femmes et des jeunes filles, — et les médisances y sont rarement cruelles. Vous n'y rencontrez jamais l'impertinence du ton, cette maladie des sociétés où il y a une cour, une noblesse, une hiérarchie, par conséquent des gens qui méprisent et d'autres qui sont méprisés, cette morgue insolente que les bourgeois copient sur les grands seigneurs après en avoir souffert. La mo-



querie y est constante, mais une moquerie qui ne déchire pas. Elle procède surtout par anecdotes gaies. Les traits individuels de caractère en font le principal objet. Ensuite viennent les maladroites sociales, les fautes de goût dans la poursuite des gens célèbres ou titrés. Ces dernières anecdotes arrivent généralement d'Europe. Elles prouvent que le passage du Nouveau-Monde dans l'Ancien a pour habituel résultat de tirer au dehors les défauts de l'Américain, au lieu de les corriger. Chez lui, dans son milieu d'origine, il est plus simple, plus cordial, et, somme toute, à l'entendre causer, on l'estime. On le devine *good natured*, c'est leur terme, sans beaucoup de haine, sans beaucoup d'envie, et si aisément amusé. Forain me disait, après quelques jours passés à Newport : « Ce sont des enfants... » Pour cet observateur d'une âpre intensité de vision, et qui est descendu à une telle profondeur dans la vieillesse de notre décadence, cette sorte d'esprit semblait sans saveur. Il en a une, mais si différente de l'âcreté Parisienne, qu'il est peut-être impossible de bien goûter les deux. Cependant les Américains s'y efforcent. Ils citent volontiers des légendes de cet admirable Forain, avec ce même effort et la même application d'intelligence qu'ils apportent à lire Verlaine ou Mallarmé. Car c'est encore là un des traits de leur conversation : le rappel constant des auteurs Français de l'extrême gauche. Ce goût est arrivé jusqu'aux femmes du monde à travers les peintres, venus eux-mêmes à Paris pour étudier,

et qui se sont vus au courant. C'est une des gaietés involontaires de cette causerie que l'étonnant contraste entre certains noms d'artistes très compliqués et les bouches simples qui les citent pour leur accoler avec une candeur surprenante le même « *lovely* », le même « *enchanted* » et le même « *fascinating* », qui servent également à tous les tableaux et à tous les paysages, à un cheval et à un air de musique, à un chapeau et à une statue.

Deux ordres de problèmes m'ont paru complètement éliminés de cette causerie : l'un est la politique, l'autre est la religion. Ce silence semblera d'autant plus significatif, que ce sont là deux des constants soucis de l'Amérique. Est-il un pays où la vie politique et la vie religieuse semblent plus ardentes ? Ce phénomène inattendu peut s'expliquer par plusieurs causes. J'y vois, pour ma part, une preuve nouvelle que les Américains possèdent, à un très haut degré, le sens distributif qui n'est lui-même qu'un cas particulier de leur force de volonté. Jamais vous n'entendrez non plus un homme d'affaires, sorti de son bureau, vous parler d'affaires. Ils excellent à fixer le cran d'arrêt. La même énergie qui leur permet, une fois tournés vers une besogne, de s'y livrer tout entiers, leur permet, une fois cette besogne finie, de se livrer tout entiers également à une nouvelle. Il y a un certain emploi du verbe *to have* qui indique cela. On dit que l'on a eu une promenade à cheval ou

BELLEVILLE  
 U. A. N. L. I.



en voiture, comme on dirait que l'on a eu une bouteille de vin à boire, un livre à lire. C'est comme si, étant donné un morceau de la journée, une heure, deux heures, trois heures, il s'agissait, pour ces gens, de le manier, de l'exploiter, d'en faire un tout presque séparé. Ils ne mêlent pas plus leurs sentiments qu'ils ne mêlent leurs occupations. Ce sont des cases qu'ils ouvrent et qu'ils ferment à volonté. La politique est une de ces cases. La religion en est une autre. La société en est une troisième. Et puis, la politique ici n'est pas, comme chez nous, laissée en proie au hasard. Les nerfs du public et ses passions ne la gouvernent pas. Elle est montée à la façon d'une entreprise, et les partis sont réglés par la *machine* d'une façon qui n'autorise ni la fantaisie des idées générales ni celle des petites intrigues. Quant à la religion, la liberté absolue a tant multiplié les sectes et les nuances dans les sectes, que toute discussion est impossible. Le heurt d'opinions serait si vaste et si continu, que naturellement une réciproque complicité de tolérance et de silence s'est établie. Cette suppression des deux plus grands principes de dispute qui soient ici-bas achève d'imprimer à la causerie cette allure désarmée et bénigne, comme une simplicité plus cordiale. Du moins je la sens ainsi, car toutes ces impressions d'étranger doivent toujours porter avec elles ce correctif d'un « peut-être », qui ne sera jamais entièrement vérifié, même après une seconde, une troisième, une dixième expérience.

## IV

## LE MONDE

## II. LES FEMMES ET LES JEUNES FILLES

Quantité de notes prises pendant des mois après ces premières, sur ce « monde » Américain dont j'avais eu à Newport la sensation la plus complète en même temps que la plus saisissante. Je l'ai revu, et sous toutes ses faces, à Boston, à Chicago, à Newport de nouveau et à Washington. Ces notes griffonnées au jour le jour, — croquis du peintre, destinés à se fondre plus tard dans quelque tableau définitif, — je viens de les feuilleter à plusieurs reprises avec l'idée de les classer, de les résumer en quelques formules un peu nettes. J'ai trouvé à cette synthèse une difficulté qui provient moins de leur abondance que d'un travail de métamorphose accompli dans mon esprit par ce long voyage et par ces multiples expériences. De même que ces mots : les Etats-Unis, se traduisent aujourd'hui pour moi en des milliers d'images concrètes et distinctes, au lieu qu'à l'arrivée ils me figuraient une grande masse d'idées confuses et indéterminées, — de même ces autres mots : le « Monde Américain », ont cessé de